

À propos d'un atelier d'écriture en milieu carcéral

Annie Leclerc

Volume 10, Number 2, Spring 2000

Le savoir en fête

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/802938ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/802938ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (print)

1920-2954 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leclerc, A. (2000). À propos d'un atelier d'écriture en milieu carcéral. *Horizons philosophiques*, 10(2), 117–132. <https://doi.org/10.7202/802938ar>

À PROPOS D'UN ATELIER D'ÉCRITURE EN MILIEU CARCÉRAL

Je dédie ce rapport à tous ceux qui pourraient s'y
intéresser et particulièrement à mes amis prisonniers.
C'est moi qui signe mais ce sont eux qui ont inscrit en
moi le désir et la force de témoigner de ce qui suit.

C'est en 1987 que j'ai été sollicitée par les services socio-éducatifs de La Santé pour l'animation d'un atelier d'écriture. Écrivain, enseignante de philosophie pendant onze ans, puis de Techniques d'expression écrite et orale dans un I.U.T. (Institut universitaire de technologie) ayant eu déjà l'occasion d'intervenir en milieu carcéral, j'ai accueilli cette demande sans surprise, ni enthousiasme; et si j'ai finalement accepté de prendre en charge cette activité c'est faute de motifs pour la refuser.

Je n'imaginai pas alors que j'allais aborder une expérience unique et si riche d'enseignements qu'il me semble nécessaire aujourd'hui d'en faire un premier compte-rendu. À quelles fins?

Il pourrait tout d'abord, me semble-t-il, trouver utilement sa place dans le cadre d'une réflexion sur les activités éducatives en milieu carcéral, et aider à la formulation des principes d'un travail sensé et cohérent en direction de la «réinsertion» des anciens détenus dans le corps social. (J'ai recours à ce terme d'usage, mais je me dois de relever son inadéquation puisqu'on voit mal comment réinsérer des gens qui, pour la plupart, n'ont jamais été insérés nulle part. Cette impropriété de langage contribue certainement à masquer l'ampleur des problèmes). Si ce qu'on se propose est, à travers des actions socio-éducatives, de favoriser l'accès au monde de la liberté et de la citoyenneté, on est loin du compte tant qu'on se contente d'offrir aux détenus de quoi se maintenir tant bien que mal dans leur condition. Tout ce qui aide à tuer le temps, à atténuer les souffrances, à endormir les révoltes, sert bien davantage

l'administration pénitentiaire et la surveillance que les détenus eux-mêmes. On ne saurait confondre : offrir au détenu de quoi tromper sa peine, et lui permettre d'en tirer le moins mauvais parti possible.

Non seulement l'incarcération, dans la grande majorité des cas, ne rapproche pas les délinquants de la société civile, mais elle les en éloigne davantage; on ne le sait que trop.

On aurait tort d'y voir une fatalité. Au lieu de briser davantage, d'aggraver l'exclusion, de desservir donc, le temps vide et absurde de l'enfermement peut et doit servir à la réparation de sujets meurtris et disloqués et favoriser leur accès à la communauté des hommes libres et responsables dont ils se sont trouvés écartés.

Je crois aussi, à partir de mon expérience et des réflexions qu'elle m'a inspirées, pouvoir témoigner de l'intérêt plus général d'un certain mode d'intervention — que je qualifierais ici, avant même de m'en expliquer, de *philosophique* — auprès de tous ceux qui sont restés à la porte de la société pour avoir manqué le passage des institutions qui permettent comme naturellement d'y accéder : la famille, l'école, la formation professionnelle, l'emploi. Même si on a manqué tout ça on peut accéder à la communauté, non seulement pour en jouir, mais pour la féconder.

Mais, il faut d'abord connaître ce dont on dispose avant de le communiquer.

Si l'écriture, sans censure de type scolaire, à laquelle j'ai invité les détenus, les a aidés à se connaître, à réfléchir, à s'aimer eux-mêmes dans le plaisir et la dignité de penser, elle m'a permis en retour de mieux comprendre, grâce à leurs témoignages réfléchis, comment par exemple se fabrique la délinquance, comment la prison loin de la combattre trop souvent l'entretient quand elle ne l'aggrave pas. Ils savent, ou sont en mesure de savoir mieux que quiconque, comment les dérives se font, et ce qui pourrait permettre de les éviter. (Que de savoirs inexploités, que de gâchis!).

Pas un intervenant en milieu carcéral qui ne soit frappé par les qualités de cœur et d'esprit qui se découvrent peu à peu à lui. Mais c'est à peine si ceux qui en disposent les connaissent. Il y a si longtemps parfois que celui qui se retrouve en taule passe pour un imbécile, un voyou, un bon-à-rien qu'il le croit lui-même. Je comprends alors que ma tâche ne consiste pas à donner de la valeur à qui en serait dépourvu, mais à faire prendre conscience à celui qui s'en croit dépourvu de quelle richesse il est porteur.

Les détenus atteignent, pour peu qu'on les y convie, des profondeurs dans la méditation des questions les plus graves (le pouvoir, la vengeance, la peur de la mort, l'amour, la guerre, le bonheur...) auxquelles les non-détenus que nous sommes, courant sur l'existence, pressés de tâches et de soucis, n'ont ni le temps ni le désir d'accéder. Ce n'est pas démagogie, c'est bon sens, si je dis que les épreuves de l'existence qu'ils ont dû traverser, l'interrogation implacable à laquelle la prison les accule, pour peu qu'ils s'y rendent au lieu de tenter de s'en divertir, les mène d'entrée de jeu dans une «disposition philosophique» rarement rencontrée au dehors.

C'est alors que je voudrais enfin pouvoir rendre sensible le visage rafraîchissant, pour ne pas dire exaltant, sous lequel m'apparaît un nouvel exercice possible — en réalité sans doute très ancien — de la philosophie qui tend à s'adresser à tous, et à laquelle, tous, et surtout les plus démunis, aspirent et peuvent être conviés.

Il existe une façon simple et ouverte de «pratiquer» (et non pas d'«enseigner») la philosophie qui constitue le plus sûr aliment d'une démocratie indéfiniment menacée. Il n'est pas difficile de faire apparaître la Loi non comme une force d'oppression, mais comme la puissance même qui autorise la liberté et donne son fondement à l'exigence insatiable de Justice.

L'atelier d'écriture entendu comme petite fabrique de sens

Il me semble avoir mieux compris, à travers mon expérience, dans quel esprit on peut se proposer d'intervenir auprès des prisonniers de telle sorte qu'eux-mêmes soient partie prenante de ce projet, sans quoi rien de sérieux ne mérite d'être entrepris.

Entre l'activité contrainte et le divertissement une troisième voie est possible : elle intéresse à la fois plus profondément et plus heureusement celui qui s'y engage. Mais il faut y croire. Il faut parier; Un, que l'intervenant vous veut du bien; deux, qu'on peut s'en faire à soi-même, ou en tout cas que ça vaut le coup d'essayer.

Ainsi, il est arrivé que des détenus qui s'étaient inscrits à l'atelier, mesurant sous des pratiques apparemment sans conséquence d'écriture et de parole la gravité des enjeux, déclarent forfait au bout de deux ou trois séances. On ne peut pas forcer ceux qui ne le veulent pas à entrer dans la communauté, ou à se risquer à modifier quelque vieille représentation de soi ou de la société. L'espace de l'atelier, aussi clos et borné soit-il, s'offre comme un lieu de liberté, donc risqué, comme un lieu de partage et d'égalité, donc insolite et déstabilisant.

Tant *qu'un réel climat de confiance n'est pas établi* entre les participants à l'atelier et l'intervenant extérieur, rien de constructif — au sens où je l'ai défini — ne saurait être escompté. Je n'y suis pas toujours parvenue — loin de là — mais dès que la confiance est acquise on est entré dans le vif du sujet et l'atelier d'écriture a déjà commencé à porter ses fruits. Dès qu'on se risque à écrire, à dire comme on sent, comme on croit, *sans crainte d'être jugé, méprisé, ou corrigé*, on se sent aussitôt grandir *en dignité* dans l'écoute attentive de l'autre et c'est tout naturellement qu'on a envie de poursuivre. On ne sait pas forcément comment, mais on sent déjà que ça fait du bien; et c'est ainsi qu'on continue.

Lorsque j'ai accepté de conduire cette activité je n'avais aucune idée sur la façon dont j'allais m'y prendre pour inciter

les participants à écrire, favoriser cette forme particulière d'expression, et, ce que je croyais nécessaire, améliorer la présentation et la qualité de leurs textes.

Il m'est apparu très vite que le temps des séances hebdomadaires, trois heures ramenées souvent à deux et demie en raison de la difficulté des déplacements dans la prison, du temps requis pour l'appel des détenus régulièrement inscrits, leur conduite au lieu mis à notre disposition, ne devait pas être utilisé à l'écriture proprement dite mais à la lecture à haute voix de textes écrits en cellule, à leurs commentaires partagés.

La réalisation de textes écrits ne devait pas alors constituer la fin de notre travail, mais sa mise en train, son support individuel, son relais obligé. Il fut alors entendu que l'atelier ne se donnait pas pour matière l'écriture elle-même, mais plutôt la pensée pouvant être élaborée à partir des textes proposés. Il fallut donc admettre qu'on ne se fixait pas pour objectif la réalisation d'objets littéraires présentables — voire publiables.

Mais, il n'est pas facile de se départir des deux modèles qui nous sollicitent pour l'animation de ce type d'ateliers : Un, *celui de l'école* où le maître *doit conduire* l'élève à quelque réalisation concrète — rédaction, dissertation —, modèle qui permet la double sanction des acquis de l'élève et de la qualité de l'enseignement du maître. Deux, le modèle de la création tournée vers le public dont elle appelle la reconnaissance.

Pour accepter que nous nous consacrons principalement à la plante qui poussait des textes, exigeante, vigoureuse et même impérieuse : *la recherche du sens*, il fallait renoncer à «produire» de «beaux textes», à les reproduire, reliés dans quelque plaquette de fin d'année. Rien de «lisible» sortant de l'atelier d'écriture ne pourra être présenté aux services concernés, au ministère de la justice, à celui de la culture. Pas de petite *gratification narcissique* pour les détenus-auteurs, pas de compliments caressants pour l'intervenant. L'Administration elle-même est appelée à la confiance sans preuve, à l'intelligence, à la philosophie...

Il fut donc convenu que le temps commun imparti à l'activité serait consacré à la parole, tandis que l'écriture — dont je ne crois pas, de toute façon, qu'elle puisse jamais être collective — trouverait sa juste place dans le temps privé de la cellule.

Plusieurs avantages de cette formule peuvent être ici mentionnés. Les détenus prennent le temps voulu, au moment le plus propice, ou le moins défavorable à l'intimité de l'écriture, pour rédiger leur texte. Ils s'y livrent plus librement que dans le cadre de l'atelier, où le corps astreint par l'écriture à l'immobilité et au silence ramène le souvenir d'une contrainte scolaire, décrite par la plupart comme une des peines les plus sombres de leur enfance.

Or, nombre d'entre eux n'auraient imaginé pouvoir écrire sans la crainte d'être noté, corrigé, humilié, écrire pour écrire ce qu'on a envie d'écrire, ce qui vous vient à l'esprit, ce qu'on cherche à se représenter ou à comprendre, écrire sans le souci tyrannique de l'orthographe, des règles d'accord et d'une syntaxe sans défaillance. Une maîtrise approximative de la langue n'interdit pas d'évoquer de façon vivante un souvenir d'enfance, de décrire avec justesse un sentiment, de réussir à rendre compte d'une émotion particulière, de réfléchir avec sérieux à quelque grand problème de société.

Ce seul point constitue à lui seul une heureuse découverte, la levée progressive d'une autocensure de l'expression écrite, conséquence malheureuse d'un ancien échec scolaire et libère un désir d'expression injustement entravé.

Au-delà c'est le sentiment qu'on avait de soi-même qui change. On n'imaginait pas qu'on avait tant de choses à dire, et «intéressantes», pour soi, pour les autres, pour nourrir une réflexion partagée, pour s'épanouir en intelligence, pour prendre des forces, pour découvrir sa propre valeur qui n'a rien à voir avec celle que l'école déniait à l'enfant à grands coups d'encre rouge et de zéros pointés.

Les textes ne sont pas considérés selon leur qualité littéraire, même si elle est soulignée chaque fois qu'elle se manifeste. La question n'est jamais : quel est le meilleur texte,

qui l'a écrit, mais quel est le point le plus important de ce texte? par où nous touche-t-il? que nous apprend-il de son auteur? que devons nous retenir de lui pour l'élaboration de notre réflexion commune?

Pas de notes, pas de compétition : une féconde diversité d'approche selon l'histoire et la sensibilité de chacun. Les différences, voire les désaccords, prennent sens et demandent à être interprétés. Il apparaît que c'est bien celui-ci et non celui-là qui s'est exprimé de cette façon, c'est-à-dire un sujet à part entière avec son caractère, son style unique, son expérience propre, ses souffrances intimes et ses aspirations. Chacun dispose au fond de soi d'une matière propre «intéressante», l'intéressant au premier chef, intéressant le débat, et tous les autres participants.

Je n'ai pas à me forcer pour trouver «intéressants», troublants, émouvants, riches d'enseignement, la plupart des textes que chacun des participants lit à tour de rôle au début de la séance. Pourvu que la prétention à faire du «bel écrit», ou à épater les autres, ait été abandonnée — il n'y a pas de texte sans richesse. Le texte vaut dans ce qu'il révèle de l'écrivain, dans ce qu'il apporte à notre connaissance, à notre réflexion, mais pas nécessairement en tant qu'objet littéraire.

L'enjeu de l'écriture est alors clairement énoncé. Je ne suis pas là pour inculquer aux participants de l'atelier les recettes du bien-écrire, mais pour les accompagner dans une démarche exigeante où s'engage une prise de conscience d'eux-mêmes, une attention aux autres, et au-delà, une interrogation nouvelle sur les motivations humaines en général.

Comment procède-t-on?

L'atelier peut réunir une dizaine de participants, compte tenu de l'exiguité du local mis à notre disposition et de la difficulté d'un travail commun sans dispersion.

Une consigne d'écriture, pas plus d'une ou deux pages à rédiger en cellule (restriction imposée par le temps imparti à la lecture en séance) est déterminée en fin de séance. Elle peut

donner lieu à diverses formes d'écriture, poétique, fictionnelle, discursive. Le sujet retenu est souvent en rapport avec ce qui vient d'être débattu, question annexe ou approfondissement, mais va parfois dans une tout autre direction à laquelle un des détenus convie ses camarades. Ce peut être l'évocation d'un souvenir d'enfance, l'analyse d'une émotion particulière, la colère, la joie, le mépris, ce qu'on pense d'un grand problème de société, l'intolérance, la religion, le chômage, l'échec scolaire, la justice, la toxicomanie, l'examen de notions difficiles à cerner, la liberté, l'amitié, la sexualité, ce peut être plus modestement la description d'un objet auquel on est attaché, celle d'un paysage ou d'un visage...

Les textes sont lus par leurs auteurs en début de séance. On dégage après chaque lecture les points les plus frappants du texte. Je les note au fur et à mesure afin qu'ils soient exploités au mieux dans la réflexion qui va suivre, et à laquelle chacun est appelé à participer, selon sa sensibilité, son expérience propre, mais dans une quête commune des points sur lesquels on finira par tomber d'accord. C'est ainsi qu'on «philosophe» dans le désir d'atteindre quelque chose comme de la vérité...

Il m'arrive de compléter d'extraits commentés de grands textes classiques (littéraires ou théoriques) la question débattue. Je sais que les détenus aiment bien pouvoir glisser dans leur cahier personnel telle tirade d'une tragédie antique, telle page de Montaigne, de Pascal, de Rousseau, tel poème de Baudelaire ou de Verlaine, mais le temps manque pour ça, ainsi que l'accès facile aux moyens de reprographie.

Il m'arrive aussi de présenter de la façon la plus vivante possible, quoique forcément très schématique, au moment qui s'y prête le mieux dans le débat, telle conception philosophique, ou d'évoquer tel auteur, ou de répondre comme je peux, au pied levé, à des demandes aussi directes que : Socrate, c'était qui? Et Ulysse? Et Oedipe? Et Marx? Et le Coran c'est quoi par rapport à la Bible? Et les Épicuriens? et Sartre? Et Michel Foucault? Je m'applique à répondre, pas plus de dix minutes,

un quart d'heure, dans l'espace ouvert par leur question, et pas au delà. Pas question de porter atteinte à ce plaisir d'apprendre qu'ils manifestent si ouvertement et qui répond au désir, et non au devoir, de connaître. S'ils en veulent davantage, ils demandent et ils obtiennent. Si l'un réclame un bref exposé sur tel ou tel sujet, et que les autres n'en voient pas l'intérêt, ça se discute, je donne mon avis, on se met d'accord.

Se mettre d'accord. C'est un des enjeux les plus difficiles et exigeants de l'atelier. Quand des tensions, des animosités se manifestent, il me faut prendre soin autant qu'il est possible de les résoudre, non pas en prêchant l'apaisement ou une conciliation de convenance, mais en tentant d'éclairer les différences, de leur donner sens, ce qui suffit généralement à dissoudre l'hostilité, à rendre caduque une dispute qui ne s'engageait que sur des malentendus. Il me semble qu'on ne peut convier à quelque éventuelle «insertion» au dehors tant qu'on ne tente pas de la réaliser au moins ici et maintenant dans l'espace à la fois libre et protégé de l'atelier.

Parfois, une sorte de miracle se produit. La communauté se réalise et jouit d'elle-même. On pressent à travers elle en quoi peuvent consister les vrais bonheurs d'ici-bas.

Ce que les détenus me semblent retirer de l'atelier

D'abord une accumulation de textes écrits de leur main, généralement dans un cahier ou plusieurs qu'ils gardent précieusement.

Ce n'est pas rien d'avoir un cahier pour soi, ce n'est pas rien de découvrir qu'on peut à l'aide des mots écrits, ranimer les images, analyser les émotions, ouvrir des perspectives, fixer le sens apparu, approcher le monde et les autres. Quand tout concourt à vous faire passer — et souvent depuis l'enfance — pour un moins que rien, il est bon d'apprendre de quel savoir on est riche, mais aussi de quelle intelligence, de quelle générosité on est capable. La langue, les mots ne servent pas qu'à légiférer, juger, condamner, exclure, ils servent aussi à libérer, à chanter, à partager, à inclure.

Il n'est pas négligeable non plus de pouvoir enfin trouver à la détention un certain avantage pour soi — si modeste soit-il auprès des souffrances qu'elle induit. Quand la tentation est si grande de se jeter la tête contre les murs, ou, ce qui revient au même, de s'abrutir par tous les moyens du divertissement, télé, psychotropes généreusement fournis, fantasmes de revanche, de coups fumants et de vie paradisiaque, quand le penchant à s'aveugler de faux-semblants est si puissant, celui qui en un sursaut salvateur renverse la tendance, s'applique à écrire, lire, réfléchir, sait qu'il ne perd pas tout-à-fait son temps, que quelque chose ici sera gagné qui lui aurait échappé au dehors. De cela au moins il se sent immédiatement récompensé.

Dans ce non-lieu, ce non-temps où les prisonniers se trouvent plongés, s'ils se risquent à travers l'écriture à ouvrir les yeux, à s'interroger, à saisir dans les mots l'opaque douleur, l'angoisse informe, alors la conscience insupportable du dénuement et de l'humiliation se retourne en quête progressive de dignité. Peu à peu le petit cahier grossit d'un monde encore inexploré, le leur, et à travers lui, celui des autres. Dans le petit cahier s'ouvrent les questions les plus simples, celles qui les concernent le plus : Qu'est-ce qui s'est passé? Pourquoi suis-je ici? Qu'est-ce que je veux au fond? Qu'est-ce qu'ils veulent tous autant qu'ils sont? Que puis-je réellement vouloir? Comment puis-je m'y préparer? C'est à l'évidence d'abord à cette méditation progressive de leur propre histoire, échecs, humiliations, blessures, revanches, à un déchiffrement des actes passés, délits compris, qu'ouvre la pratique de l'écriture et le partage de la réflexion.

Le cahier c'est pour beaucoup leur cahier, leur trésor modeste que ne sanctionne aucune encre rouge, à l'abri (en principe) de tout regard inquisiteur, qu'ils se refuseraient becs et ongles à produire, et qui n'a d'ailleurs d'intérêt que pour eux. Mais quel intérêt! Quel gain que de pouvoir déchiffrer peu à peu le parcours d'une vie jusqu'alors subi comme un destin obscur et inexorable!

Ils leur arrivent d'évoquer l'atelier comme «Un espace de liberté». Ce qu'ils disent pour l'atelier-écriture, ils le disent aussi pour l'atelier-théâtre quand ils y participent. L'important c'est de pouvoir exister à travers ses forces vives sans de statut de détenu qui vous colle à la peau, exprimer ce qu'il y a de plus précieux en soi, désir, sensibilité, émotion. «La prison est dans ma tête» dit l'un d'eux, les autres approuvent. C'est hors de cette prison qu'il faut tenter d'apprendre à vivre. Un jour la porte de la prison s'ouvrira, les murs seront derrière soi, ça ne signifie pas pour autant qu'on saura exister, être libre. La réflexion qui s'engage alors autour de la liberté et qui part du constat qu'on peut être libre en prison, et esclave de soi, des autres, au dehors, est déjà un exercice de rare liberté, une formation de soi qu'on ne pourra tout-à-fait oublier quand il faudra se risquer dans la jungle extérieure.

La petite communauté de l'atelier témoigne aussi, quelques heures par semaine, d'une possibilité de vivre ensemble, dans une égale dignité, sans entrave, quelles que soient les origines de chacun, ses actes passés, délits, crimes, mensonges, trahisons, dont on ne fait état que si on éprouve le besoin, un jour ou l'autre, d'en écrire quelque chose ou d'en parler publiquement.

Si l'un d'entre eux résiste alors à être confondu avec les autres détenus et tient à rappeler que lui est innocent, il ne m'est pas difficile de répondre que nous sommes tous diversement coupables, mais aussi innocents, et que c'est à cette part d'innocence ou d'humanité présente en chacun, aussi tenace en lui que son irréductible enfance que nous faisons ici appel, pour tenter d'approcher, entre autres, des mystères du Mal. Mais ceux du Bien et de la Justice nous occupent tout autant, sinon davantage.

L'heure n'est plus au jugement, à la condamnation, à l'exclusion, au mépris, aux préférences, mais à l'attention à autrui, à l'exercice partagé de l'intelligence.

C'est ainsi que d'étranges liens d'*amitié* se tissent à l'intérieur de ce lieu de liberté et de confiance. On s'aime de se

donner à s'épanouir ensemble sans menace ni rivalité, hors de la crainte du mépris ou de la haine.

Si je les aide à penser, ils me le rendent bien. On pense ensemble, on apprend les uns des autres, et on aime ça. On aime se retrouver ensemble pour penser le bien que ça peut faire de penser ensemble. La puissance bénéfique de l'amitié nous instruit.

On approche parfois d'une certaine image de la vie et même du bonheur qui ne doit rien à ce qui est le plus ordinairement convoité en ce monde : l'argent, le pouvoir, le prestige individuel.

Les cahiers s'épaississent. L'écriture se déploie en cellule, hors consigne. On me donne les textes à lire, on les fait circuler, on les adresse ou pas. Qu'importe. Écrire c'est apprendre à se lire, et à lire le monde.

L'amitié qui s'instaure entre les participants à l'atelier et l'intervenant extérieur, moi en l'occurrence, ne saurait être considérée comme un bénéfice secondaire de notre travail commun. Elle est l'expression la plus précieuse de ce qui s'entreprend là. À travers elle se découvre ce que peut-être on désire le plus : penser ensemble ce que c'est que vivre, souffrir, être heureux, désirer, aimer.

Il me semble toujours nécessaire de faire sentir combien l'intérêt que les participants trouvent à l'atelier ne se sépare pas du mien, et que ce qui vaut pour eux vaut également pour moi : travailler à l'éclosion de forces non encore déployées pourrait bien être ce qu'on peut faire de plus gratifiant dans la vie.

Et je n'hésite pas à leur dire que j'aime penser, que j'aime essayer de comprendre ce qui m'échappe; comme tout le monde, comme eux quand ils voient naître derrière leurs barreaux une à une les étoiles dans la nuit, quand des trésors d'humanité se découvrent au cœur du plus dédaigné. Je gagne ce qu'ils gagnent auprès de moi, ce qu'ils acquièrent m'est donné et ils peuvent en être contents.

Que fais-je sinon «philosopher» en leur compagnie, sinon

m'efforcer auprès d'eux qui savent tant de choses de mieux penser tout ce qui est obscur en nous et que nous désirons penser, ainsi que d'explorer avec eux, qui y sont particulièrement disposés, les questions qui nous tiennent le plus à cœur, nous les humains.

Je prévoyais, pour finir ce témoignage, un petit exposé sur cette humble pratique de la philosophie, amour de la sagesse ou sagesse de l'amour, qui peut être déployée dans tous les lieux d'exclusions de notre société, pour peu qu'on en accepte le principe : quand il ne vous reste d'autre liberté que celle de penser, et rien d'autre à chercher que le plus nécessaire : les autres, le partage, l'humanité, on est sur la corde raide de la vie, mais on peut, alors même que la rage de détruire ou de se détruire menace, se réveiller soudain et se disposer à vivre comme on ne l'a peut-être encore jamais fait.

Ce dont les démunis sont le plus privés ce n'est pas de recevoir c'est de donner. Qu'on leur demande de l'aide, un travail de réflexion sur les grands problèmes sociaux qui nous dépassent, des interventions efficaces en direction des plus défavorisés, et chacun y trouvera son compte.

Petit complément au rapport sur l'atelier d'écriture en prison pour le numéro d'*Horizons philosophiques* consacré à la question de la vulgarisation.

Il m'est apparu, peu à peu, au cours des années, que ce qui se faisait à mes yeux de meilleur dans l'atelier d'écriture en prison relevait d'un exercice de pensée que j'ai qualifié, pour les détenus eux-mêmes, de «philosophique».

Sans doute est-ce en raison de mon propre penchant à l'interrogation philosophique que les participants à l'atelier y ont été portés. Pourtant, il me semble bien, si j'essaie de me raconter ce qui s'est réellement passé, que ce sont les détenus eux-mêmes qui m'ont appelée dans un lieu où je n'avais pas, au départ, prévu de me rendre. C'est eux qui attendaient de moi que je les aide à «philosopher».

À travers cette expérience, l'émergence d'un visage rajeuni

de la philosophie, et une approche du sens de cet engouement actuel pour ce qu'on continue à appeler «philosophie».

(Et pourquoi pas? Rien, ni surtout aucun philosophe ne pourra m'obliger à réserver le beau terme de philosophie au corpus de grands textes philosophiques, ou à la connaissance de ces textes, à leur mise en perspective, ou encore à l'activité intellectuelle de celui qui, poursuivant le débat auquel ils engagent à travers l'espace et le temps, enrichira le corpus d'une œuvre nouvelle et de concepts mieux cernés. Il me semble heureux que la philosophie englobe aussi l'interrogation sur elle-même. La fluctuation de ses frontières, la diversité de ses lieux (l'agora, les œuvres, l'Université, les medias, les cafés, pourquoi pas les quais de gare, sans oublier la solitude de la chambre), le recours ou non à des concepts déjà philosophiquement élaborés, bref, cette impossibilité où nous nous trouvons de l'arrêter à quelque définition forcément exclusive, font partie de sa richesse et de sa vitalité).

Et si mon expérience auprès des détenus m'a appris une chose c'est que le questionnement même autour d'une prétendue «vulgarisation» de la philosophie est faussé d'emblée par la connotation péjorative du terme. Quelque chose — un savoir, une discipline, des concepts — venu d'en haut serait distribué en bas. Un bien produit par les philosophes patentés, éminents, diplômés ou simplement érudits, trouverait une voie de passage — forcément dégradante — vers les non-philosophes, le commun des mortels. Étant entendu que les non-philosophes nourris des miettes, des lambeaux, des simili-splendeurs de la philosophie ne pourraient jamais se dire «philosophes» eux-mêmes. Le distributeur serait philosophe et le récipiendaire, jamais.

Mon expérience en prison me parle d'une pratique philosophique qui va tout à l'inverse de cela. D'une part ce sont les détenus qui m'ont donné à penser quelque chose de l'humain que je n'avais pas encore pensé, d'autre part je ne leur apporte rien que ce dont ils sont riches déjà — mais sans oser y croire — : le désir de penser, l'audace de s'y risquer, et

la joie de s'y avancer. Où est la vulgarisation quand toute l'efflorescence philosophique vient d'eux?

Quand j'ai commencé ces ateliers d'écriture, j'ai fait comme chacun qui pénètre en prison et ressent l'affreuse oppression de l'enfermement, j'ai cherché ce qui à travers la lecture, l'écriture, pouvait constituer une évasion, un «divertissement», une échappée hors de la condition carcérale. C'était bien mal comprendre la douleur du prisonnier. Et partant, la souffrance humaine, quand elle n'est pas celle du corps, du deuil, ou de l'abandon.

Ce dont souffre le prisonnier, empêché de tout échange véritable avec ses semblables, écarté de la communauté quotidienne des vivants, ce n'est pas d'abord de la dure réalité des murs et de la porte close, c'est de la dispersion, l'éclatement, la folie de la tête qui ne traite plus qu'avec des ombres et des fantômes. Grand capharnaüm d'images, de mots sans phrases, de bribes déchirées de mémoire, d'anticipations fumeuses et troubles. Ce dont souffre le prisonnier c'est d'être arraché à lui-même, flottant dans les brumes de nulle-part, marqué d'une humiliation continue à laquelle il ne parvient la plupart du temps à répondre que par une passion de revanche infinie ou par l'autodestruction. C'est lui d'abord qu'il ne supporte pas, qu'il ne supporte plus, qu'il fuit autant qu'on peut se fuir.

Non, ce n'est pas d'évasion ni de chimères dont ils ont la plus grande soif, mais de retour chez soi, de descente en soi, de conciliation avec un soi jusqu'alors haï ou méprisé.

Le chemin s'amorce par l'écriture. C'est «je» qui écrit et est encouragé à écrire. Par l'écriture c'est peu à peu «je» qui s'interroge lui-même, et se plaît à refaire le chemin. Qu'est-ce qui m'est arrivé? Pourquoi suis-je ici? Qu'est-ce que la loi? La justice? Pourquoi eux de ce côté-ci et nous de ce côté-là?

Et ce moment éblouissant, je veux dire qui les éblouit eux-mêmes, bien sûr ça n'arrive pas toujours, pas même très souvent, mais quand ça arrive c'est la philosophie à son aurore, où se lève la question de la violence et du meurtre...

Finalement, d'où ça vient? dit l'un. Quelle douleur crie vengeance et n'obtient que malheur perpétué? poursuit l'autre.

Je me tais. Je les aime, non parce qu'ils sont délinquants, mais parce que, acculés à l'essentiel, ils n'ont plus d'autre recours que la pensée. Moment d'inoubliable grâce où ils se rejoignent, pour ce premier geste de désintégration de la haine, de pensée partagée, bref de «philosophie»

Je leur dis simplement, voilà, vous entrez en philosophie, tout ignorants et analphabètes que vous soyez...

Toute notre dignité consiste donc en la pensée.

On peut se mettre à étudier une page de Pascal. Ce n'est pas de la vulgarisation, c'est de la dignité qui pousse.

Annie Leclerc